BULLETIN CRITIQUE

Sont publiés à cette place les comptes-rendus des ouvrages adressés au directeur de la *Revue* : M. J. Marouzeau, 4, rue Schœlcher, Paris, XIV^e^.

Les publications qui paraîtraient prêter moins à un compte-rendu critique qu'à un simple résumé seront mentionnées et analysées dans l'*Année philologique*, publiée à la librairie des Belles-Lettres.

Thèses diverses.

M. A. Graur vient de publier dans la même année trois ouvrages importants, dont l'un a été agréé comme thèse pour le diplôme de l'École des Hautes Études, les deux autres comme thèses pour le doctorat ès lettres.

I. — *I et V en latin.* Collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris, t. XXIX. Paris, Champion, 1929, 93 pages.

Le fait qui domine l'histoire du vocalisme latin est la tendance à la fermeture des brèves intérieures : M. Graur s'est proposé d'étudier le traitement des deux voyelles les plus fermées, *i* et *u*. La seule considération de ces deux voyelles révèle une anomalie : on admet d'ordinaire qu'en syllabe intérieure toute voyelle brève non entravée tend à aboutir à *i* ; mais comment la chose est-elle possible pour *u*, qui présente un degré de fermeture souvent plus accentué que *i* lui-même? De deux choses l'une : ou bien *u* n'est pas devenu *i* en latin ; ou bien, si ce changement est réel, il doit s'expliquer autrement que comme un fait de fermeture ; il doit être *conditionné* par des raisons particulières. D'où les deux chapitres entre lesquels se divise l'exposé de M. Graur : 1° il n'y a pas de changements ni de *i*, ni de *u*, qui soient proprement indépendants, c'est-à-dire non conditionnés par la rencontre ou le voisinage de phonèmes « influençants » ; 2° l'influence de la vibrante *r* et de la labiale *l* est moins évidente qu'on ne l'a dit ; seule compte réellement celle des labiales, qui tend à orienter vers *ü* un *i* ancien, mais sans qu'entre en jeu la tendance générale à la fermeture.

Il y aurait beaucoup à dire sur la démonstration relative à l'action de *r* et *l ;* M. Graur admet bien qu'on doive distinguer entre les valeurs différentes de *l* palatale et *l* vélaire ; mais il conviendrait de rechercher aussi si la différence entre plusieurs *r*, dental (cf. le cas de *adf-/arf-*), univibrant (cf. l'*r* issu de *z*) ou roulé ou grasseyé, ne mérite pas considération ;

cette distinction pourrait bien conduire à expliquer certaines formes dialectales comme celles qui sont signalées sans commentaire p. 27.

La considération des dialectes est du reste une de celles qui manquent fâcheusement à l'ouvrage de M. Graur, et à ce propos je suis obligé d'exprimer le regret (regret égoïste à vrai dire) que M. Graur n'ait pas fait un sort, soit pour la confirmer, soit pour la réfuter, à la théorie que j'ai proposée (*Mémoires de la Société de linguistique*, t. XVII, p. 276-280) pour expliquer l'alternance *i/u* devant labiale. M. Graur donne des vicissitudes graphiques et orales de cette alternance une explication purement chronologique, ne faisant entrer en jeu qu'une série linéaire de changements. Il n'y a pour lui qu'*un* parler latin dont le développement peut s'observer comme en vase clos. Il y a loin de cette vue théorique à la réalité, à cette réalité qu'a si bien entrevue G. Mohl dans sa fameuse *Introduction* (cet ouvrage capital ne figure pas dans la bibliographie de M. Graur !) et qui transparaît avec une évidence si probante dans les études de M. Ernout. Faire l'étude phonétique du latin sans poser d'abord les conditions qui président à la formation de cette langue composite est une tâche téméraire, et peut-être inutile. En ce qui concerne précisément le sort de *i/u* devant labiale, comment ne pas tirer parti d'observations comme celle de Velius Longus (VII, 68, 3) : « mihi uidetur nimis *rusticana* enuntiatio futura si per *u* extulerimus »? Il faut distinguer une évolution du latin de Rome, très influencée par l'attitude des lettrés, et une évolution des dialectes ruraux. Je me demande si ce n'est pas là la clef du problème que M. Graur (cf. sa Conclusion, p. 84) va chercher dans une chronologie assez invraisemblable.

Le second ouvrage de M. Graur, présenté comme thèse principale pour le doctorat ès lettres, est une étude sur

II. — *Nom d'agent et adjectif en roumain.* Paris, Champion, 1929, 142 pages,

qui ne touche guère au latin que par le chapitre III : *Mots d'origine latine.* M. Graur montre dans ce chapitre comment certains mots ont changé de catégorie lexicale dans le passage au roumain. Le latin n'y est intéressé que comme point de départ, et c'est aux romanistes qu'il faut laisser l'examen de la question.

La thèse complémentaire de M. Graur est une étude sur

III. — *Les consonnes géminées en latin.* Paris, Champion, 1929, 237 pages.

« La gémination des consonnes a constitué longtemps un écueil insurmontable pour les historiens de la phonétique latine : il n'y avait aucun moyen de la faire entrer dans le système général de la phonétique indo-européenne. » Nombreux ont été les essais d'explication ; celui qui a eu

le plus de succès consistait à invoquer l'assimilation, en considérant les exemples irréductibles comme dus à des erreurs de graphie. C'est l'observation des hypocoristiques qui a mis sur la voie de l'interprétation communément adoptée aujourd'hui, grâce en particulier aux démonstrations que M. Meillet a étendues jusqu'à l'indo-européen commun : la gémination spontanée est un procédé expressif, souvent de caractère affectif, en général caractéristique du parler populaire. M. Graur fait dans son Introduction et dans le début du chapitre p. 41 un historique très intéressant de la question, qui nous prépare à l'examen détaillé des faits et en particulier à l'étude du lexique p. 145 et suiv.

Comme il arrive lorsqu'on invoque pour des faits multiples un principe unique d'explication, il semblera peut-être que ce principe fait figure d'envahisseur et explique trop de choses. Je n'ai pas l'impression que l'étude de M. Graur nous donne la clé passe-partout de la gémination. Il suffit de parcourir l'index pour voir une foule de mots échapper à l'explication proposée : *acceptabulum (acet-)* = récipient, fait penser à *acceptus* (M. Graur est, en ce qui concerne l'explication par l'analogie, tantôt très sévère, ainsi p. 21 pour *accipiter*, et tantôt très large, ainsi p. 32 pour *possiuit*) ; *auctumnus* semble bien résulter d'une assimilation (*auct-* rattaché à *auctus*) ; *bracchium* et *gracchus* représentent sans doute une tentative pour rendre le χ du grec ; pour les très nombreux mots techniques qui figurent au lexique, on peut penser que l'hésitation entre la simple et la géminée provient de l'ignorance où est la majorité des sujets parlants des termes de spécialistes, souvent étrangers (nous estropions facilement les termes de métiers que nous entendons pour la première fois) ; pour les onomatopées, qui sont aussi très nombreuses, la géminée représente souvent un effort pour reproduire des bruits de la nature et spécialement des cris d'animaux très éloignés de la voix humaine (en particulier, quand il s'agit de cris qui s'achèvent en consonne, le latin, pauvre en explosives finales, a une tendance à les prolonger) ; pour nombre de mots, l'étymologie qui sert de fondement à l'hypothèse d'une gémination est très douteuse (cf. *gemma*, *cunnus*, etc.) ; pour beaucoup d'autres enfin, la gémination n'est attestée que dans quelque manuscrit de basse époque et attribuable soit à une ignorance pure et simple, soit à une doctrine orthographique.

Sur ce dernier point, M. Graur n'applique pas, à mon avis, une critique assez serrée et assez méthodique au témoignage des manuscrits, et il adopte un peu facilement des principes de critique des textes qui ne soutiennent pas l'examen, par exemple quand il accepte (avec « on », mais qui est « on »?) de « considérer comme appartenant à l'archétype tout ce qui est présenté par l'accord des manuscrits » ; il y a des accords probants, et il en est de fortuits, et il en est qui prouvent presque en sens contraire de ce qu'on attendrait.

Dans l'ensemble, M. Graur se contente à trop bon marché, selon moi, des solutions proposées. La recherche de l'expressivité est un principe d'explication ingénieux, fécond, définitif, semble-t-il, pour la plupart des cas ; je ne sache pas que M. Meillet ait pensé en faire un principe d'explication universel. Il y a encore à chercher et à trouver dans cet ordre de faits ; je n'en veux pour preuve que le cas si curieux de la gémination du français moderne *je-l'-l'ai vu*, que, placés pourtant dans les conditions d'observation les plus favorables, nous n'arrivons pas à expliquer de façon certaine. Il faudrait sans doute tenir davantage compte des particularités propres à chaque consonne ; le cas des momentanées n'est pas exactement comparable à celui des continues, celui des liquides et vibrantes devrait être considéré à part, etc.

L'ouvrage de M. Graur a le mérite de nous exposer l'état actuel du problème et de nous fournir un matériel abondant ; il faudra plus d'une étude de détail pour nous amener à une nouvelle synthèse, dont celle-ci nous fait entrevoir l'intérêt et la nécessité.

Le P. G.-G. Lapeyre a présenté cette année à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand deux thèses de doctorat relatives à Fulgence, évêque de Ruspe :

I. — *Saint Fulgence de Ruspe. Un évêque catholique sous la domination vandale.* Paris, Lethielleux, 1929, XIX & 381 pages.

II. — *Vie de saint Fulgence de Ruspe, par Ferrand, diacre de Carthage*, texte et traduction, avec une introduction sur la vie et les œuvres de Ferrand et une carte de l'Afrique vandale. Ibid., 1929, LXXV & 166 pages.

Ces deux ouvrages apportent une contribution importante à notre connaissance de l'Afrique chrétienne. Le P. Lapeyre a fourni un travail énorme dans un domaine mal exploré et où les instruments de recherche nous font souvent défaut.

Je ne dirai pas que l'auteur a toujours suffi à sa tâche. D'abord certains moyens d'information lui ont échappé ; des ouvrages importants manquent à sa bibliographie, qui en contient en revanche de bien insignifiants ou bien étrangers à son sujet[1]. Les fautes matérielles sont nombreuses — je devrais dire innombrables — ; l'auteur en a relevé de quoi remplir cinq grandes pages d'Errata, mais ce n'est qu'un choix, si j'ose dire, car le sort malin a voulu que, presque chaque fois que j'en ai découvert une, elle ne figurait pas à l'Erratum[2].

1. Il faudrait une fois pour toutes s'entendre sur ce que doit être le conspectus bibliographique qu'il est d'usage d'imprimer en tête d'un ouvrage ; s'il contient tous les ouvrages, quels qu'ils soient, dont on s'est servi, et non pas seulement ceux qui constituent proprement la bibliographie du sujet, il est simplement inutile et encombrant.

2. Certaines fautes sont à vrai dire plutôt de présentation que d'impression, et font sou-

La partie qui m'a paru la plus solide dans la grande thèse est celle qui contient l'exposé de l'œuvre théologique de Fulgence ; il y a là une analyse qui atteste une bonne connaissance de l'histoire des dogmes et de la tradition.

Les arguments en faveur de la distinction de deux Fulgence — sinon de trois — ne sont pas à vrai dire très convaincants ; le meilleur de la démonstration est dans la critique de la démonstration contraire de O. Friebel ; les preuves positives sont faibles, et surtout la preuve morale à laquelle l'auteur s'arrête en définitive : « on ne saurait, sans lui faire injure, attribuer au saint et savant évêque de Ruspe des ouvrages aussi bizarres, aussi frivoles et aussi futiles que... » Nous connaissons des exemples de repentirs littéraires et religieux qui pourraient bien autoriser celui de Fulgence. J'aimerais mieux dire que si Fulgence s'était compromis par des œuvres de jeunesse, on n'aurait sans doute pas manqué de le rappeler pour le confondre, et il aurait peut-être été le premier, par humilité, à s'en confesser au lecteur.

L'appréciation par laquelle l'auteur conclut son étude m'a paru peu pertinente ; elle se fonde sur un résumé de la carrière de l'évêque qui suit la biographie de Ferrand, pose relativement à sa formation première une question qui n'est pas résolue, et s'achève par un éloge banal qui relève du panégyrique plus que d'une critique scientifique. L'image qu'on garde de Fulgence après la lecture de cette monographie est un peu floue, un peu impersonnelle, assez peu vivante ; j'ai l'impression, à lire seulement la vie, pourtant bien stylisée, de Ferrand, qu'il y avait plus à dire sur ce moine-évêque, de foi violente et inquiète, avide et comme orgueilleux d'abnégation, incapable de gouverner, mais tenant tête aux puissants, courant le monde à la recherche des traces de son Dieu, âme à la fois ardente et subtile de barbare, en qui se symbolise une époque d'héroïque mysticisme.

L'auteur est moins à l'aise dans sa thèse complémentaire, qui est une édition du texte de Ferrand. Historien, théologien et archéologue, le P. Lapeyre n'a pas la pratique des travaux philologiques.

Ici encore les fautes matérielles sont nombreuses, et elles sont de plus grande conséquence qu'ailleurs dans le texte latin et dans l'apparat critique. Des erreurs de ponctuation ou de copie font des phrases incompréhensibles (p. 11, 21, 33, 35, 133, 29, 107). L'auteur n'a pas cru pouvoir adopter une division en chapitres et paragraphes, de sorte qu'on sera obligé de citer par les pages de son édition. L'apparat critique est disposé en colonnes qui donnent l'impression trompeuse d'une répartition

haiter plus que jamais que les auteurs s'initient à la technique de l'impression ; c'est un point sur lequel je compte revenir à loisir dans une Chronique.

raisonnée ; les leçons adoptées, par rapport auxquelles sont signalées les variantes, figurent tantôt dans la première colonne, tantôt dans la seconde, tantôt dans l'une et dans l'autre (p. 11 et 13) ; dans cet apparat, les manuscrits ne sont pas groupés d'après leurs affinités, qui sont pourtant établies dans l'introduction.

Ces rapports de parenté sont, il est vrai, discutables ; ils résultent d'une application mécanique de la méthode bien connue de dom Quentin : la comparaison trois par trois des manuscrits et la considération des variantes, non des fautes communes, conduit à établir que l'accord des manuscrits ne se fait jamais contre G, d'où la conclusion (p. XXI) que ce manuscrit représente l'archétype, ou du moins (ibid.) une copie de cet archétype, ce qui n'empêche (ibid.) que ses leçons sont considérées comme ne pouvant l'emporter sur l'accord des autres manuscrits ! En fait, l'application de la formule est en défaut, le choix des variantes de base est insuffisant : je trouve des variantes particulières à G seul p. 9 (ad *om.*), 11 (ubi *om.*), 15 (inter se *om.*), ibid. (pietate), 17 (mutatio *om.*), 21 (ut), etc., etc. ; souvent l'accord est fait contre ce manuscrit, qui se signale comme aberrant et glosé. En revanche, il y a un élément d'intérêt en faveur de F (Paris. 5305) ; ce manuscrit présente avec trois autres (cf. p. XVII) une phrase considérée comme non interpolée qui est absente des autres manuscrits ; il y aurait là un principe de classement généalogique que l'auteur a négligé.

Ce dont on doit être très reconnaissant au P. Lapeyre, c'est d'avoir fait une chasse fructueuse aux manuscrits ; il en a trouvé, étudié, décrit près de cinquante, dont il a, par un examen sévère, éliminé le plus grand nombre pour ne conserver que les plus intéressants ; après ce travail de déblaiement, le chantier est ouvert à ceux qui voudront poursuivre les recherches. L'objet en vaut la peine, car nous sommes là dans cette situation exceptionnellement favorable de disposer d'une riche tradition manuscrite à peine postérieure à la composition de l'ouvrage. La restitution de la leçon originale est parfois toute proche ; par exemple il est bien tentant de lire p. 13 : « ut audiens et retinens », p. 127 : « reddentibus gratiam fauore ineffabili », etc.

La traduction est soigneuse, méthodique, proche du texte ; elle en affaiblit quelquefois la vigueur (p. 66 : pulsat = ont recours à ; p. 9 : senilis = depuis bien longtemps ; p. 123 : uel oculis = même de loin), et Ferrand nous apparaît un peu trop « standardisé » après avoir passé par les mains de son traducteur.

L'Introduction contient de nombreuses remarques grammaticales qui présentent le plus grand intérêt, mais qui sont présentées avec une méthode défectueuse. Ici encore il faut mettre en garde ceux qui auront à faire des travaux de ce genre ; la norme de l'époque classique n'est pas exactement définie : sont déclarés non classiques les emplois de

secundum (p. XLIV), *dicta* (p. XXXIX), *uideri* et *ualde* (p. XXXVI) ; l'usage de Ferrand n'est pas toujours signalé dans ce qu'il a de plus aberrant : je ne trouve pas indiqué l'emploi de *suus* = eius (cf. p. 33), le sens de *inuenire* = devenir, celui de *crucifixus* = mort (bien traduit p. 29, mais non p. 55) ; les emprunts grecs sont relevés, mais avec des erreurs singulières : *caritas*, *genetrix*... figurent parmi les mots étrangers ! On trouvera signalées dans ces remarques l'extension (toute savante) du participe présent, la disparition du supin, l'apparition des féminins singuliers issus de neutres pluriels (*primordia*, p. XXXVII)...

Le P. Lapeyre a bien été obligé de toucher à la question de la prose métrique ou rythmique — je ne sais comment dire, car il y a dans l'exposé une confusion fâcheuse : Ferrand, dit l'auteur p. LI et LII, « s'est astreint à suivre assez rigoureusement les lois du rythme, mises en honneur par Cicéron. Nous trouvons en effet chez lui... de nombreux exemples de toutes les formes du cursus, du moins des quatre principales surtout en usage à son époque. » Ce « en effet » a de quoi faire sursauter les rythmiciens, par la confusion qu'il implique entre la prose métrique quantitative et le cursus accentuel ; il apparaît que le P. Lapeyre n'a consulté aucun des ouvrages de De Groot, Novotny, Broadhead, Zielinski, Nicolau... De ce que dans les principales clausules cicéroniennes les *ictus* se trouvent (pour des raisons de métrique verbale) coïncider avec les accents, on a déduit anciennement la continuité entre la clausule cicéronienne et le cursus, mais M. Nicolau a fort bien montré que certains types conformes au cursus ont été éliminés et que certains autres contraires au cursus ont été conservés ; il y a d'un type à l'autre une étape à franchir, et il faut signaler précisément qu'on a voulu parfois éclairer cette évolution par un appel au latin d'Afrique.

Une autre considération voisine de celle-ci, et non moins importante, a été à peine touchée par l'auteur ; c'est celle du style symétrique. Il y est fait allusion en passant, par exemple p. LXI, XLVIII ; mais c'est un ordre d'idées dont la considération est de toute première importance dans le texte de Ferrand. Dès que la nature de l'énoncé offre le moindre prétexte à un effet de style, Ferrand s'applique à disposer sa phrase en tronçons symétriques, de longueur égale, et rimant autant que possible. Le procédé n'est pas étranger à l'antiquité classique : l'auteur de la Rhétorique à Herennius le recommande ; Cicéron le définit dans l'Orateur ; Quintilien le range parmi les procédés de composition ; pratiqué avec la plus grande modération chez les écrivains de l'Empire, il prend de l'extension surtout à partir d'Apulée ; saint Augustin en use abondamment ; il sera codifié par Bède le Vénérable et décoré par Jean de Garlande du nom de « stylus Isidorianus » (par opposition au « stylus Gregorianus », qui est celui du cursus). Les exemples en sont innombrables dans la Vie de Fulgence ; la parité des syllabes y est souvent observée

avec une rigueur mathématique, la longueur des membres variant entre dix et quinze syllabes, et la rime est employée le plus possible, de sorte que les phrases ainsi partagées donnent parfois l'impression de suites d'alexandrins français ; cf. p. 123 et 125 :

> Inuenit exspectantes se cum gaudio
> quos reliquerat gementes in taedio.
> Manibus et oculis demonstrabatur
> laudibusque innumeris praedicabatur.

Outre l'intérêt que présente par lui-même ce procédé, il fournit un critère utile pour l'établissement du texte. Ainsi p. 57 il faut conserver *et pax* de DAB pour faire un groupe de quatre membres de douze syllabes ; p. 33, conserver *feliciter* pour faire une suite de quatre membres de dix ; p. 51, la comparaison des variantes met sur la voie d'une correction *consolandos* qui rétablit un groupe de deux membres de onze ; etc.

Je m'en tiens là, encore que je n'aie effleuré que quelques-unes des questions intéressantes soulevées par ces deux ouvrages. Le travail considérable qu'a fourni l'auteur ne pouvait pas, faute surtout de préparation spéciale, le conduire à proposer des solutions toujours acceptables ; mais le courage avec lequel il s'est attaqué à un sujet difficile doit servir d'exemple. A ceux que n'effraient pas les grandes tâches il faut recommander l'étude de ces siècles où les ouvriers du monde nouveau s'enferment si paradoxalement dans les formes d'un monde caduc. C'est à l'intention des travailleurs futurs que j'ai insisté ici sur les questions de méthode, au risque de paraître sévère pour un auteur dont j'admire pourtant autant qu'il se doit le labeur, la science et la conscience.

Manuels et ouvrages scolaires.

Les *Publications de la Faculté des lettres de Strasbourg* viennent de s'enrichir, dans la série *Initiations et méthodes*, de deux nouveaux fascicules, dus l'un et l'autre à M. C. JURET, grand pourvoyeur de la collection :

I. — *La phonétique latine*. 1929, 69 pages gr. in-8°, 8 francs.

Sans doute ç'a été un jeu pour M. Juret de ramasser en quelques dizaines de pages l'essentiel du volume compact qu'il a consacré il y a huit ans à la phonétique latine. Ce volume était le fruit de longues recherches, que M. Juret avait conduites jusqu'à l'établissement d'un système riche en vues originales. D'où la nouveauté et la valeur du présent manuel qui les résume.

Est-ce bien là une initiation, comme le veut le titre de la collection? A vrai dire, des non-initiés auront peut-être quelque peine à se débrouiller

d'emblée dans ce chaos de la phonétique latine, où, comme dit si justement l'auteur, « les innovations ne sont presque jamais générales », et où les explications, étant particulières, sont à la fois multiples et incertaines.

Ce n'est pas que l'auteur nous épargne les généralisations. Et il faut lui savoir gré de systématiser comme il le fait dans les explications qui précèdent chaque chapitre : le son n'existe pas hors de la syllabe, la syllabe hors du mot, le mot hors de l'énoncé ; la phonétique est fonction de la morphologie, de la syntaxe, même du style et de l'expression ; l'histoire des voyelles ne se comprend que si l'on suppose qu'une voyelle en syllabe finale est plus brève qu'en syllabe intérieure, et en syllabe intérieure qu'en syllabe initiale... Il n'y a qu'à louer l'explication, ou plutôt les deux aspects de l'explication des abrégements dits ïambiques (p. 12 et 50), au nom du principe : une syllabe à voyelle longue est plus différente d'une syllabe brève qu'une syllabe fermée, donc longue aussi, à voyelle brève. Le rôle particulier attribué aux implosives ou faibles et aux ouvrantes ou dominantes dans les changements phonétiques est exposé avec une netteté convaincante.

Je ne ferais de réserves que sur quelques détails d'interprétation ou d'expression. Dans le passage de Quintilien (XI, 3, 33) invoqué, non cité, p. 46 : *plerisque extremas syllabas non perferentibus*, je crois bien qu'il faut entendre par « extremas » non pas *les* dernières syllabes d'un mot, mais bien *la* dernière syllabe *des* mots, ce qui est une interprétation plus conforme, je crois, à l'usage latin, et du reste plus favorable à la doctrine de M. Juret. — P. 17, on aura quelque peine à comprendre sans préparation le paragraphe 3° qui suppose connu des lecteurs tout le mécanisme des innovations morphologiques. — P. 4 et 5, il est question de deux aspects de l'aspirée dont l'un était connu et l'autre inconnu au latin ; la rédaction adoptée prête à confusion et donne l'impression d'une contradiction qui, cela va sans dire, n'existe pas. — Çà et là la forme d'exposé adoptée est ou trop concise ou trop technique, et les élèves, dans une matière si délicate, seront parfois déroutés. Puissent-ils ne pas l'être trop souvent, car ce livre est bien fait non seulement pour leur apprendre ce qu'ils ignorent, mais pour leur expliquer ce qu'ils savent.

II. — *Principes de métrique grecque et latine*, 1929, 55 pages in-8°, 8 francs.

Les manuels de métrique ne nous manquent pas : Plessis, Bornecque, Havet... Celui-ci ne fait pas double emploi avec les précédents. L'auteur ne se contente pas d'exposer, il explique. Et il faut bien avouer que la désaffection dont souffre la métrique dans les classes des lycées et les cours d'universités vient surtout de l'incompréhension où on laisse d'ordinaire les élèves. Aussi faut-il leur recommander vivement

la lecture de la Partie générale, p. 1-12, qui leur fera comprendre non seulement ce qu'est un vers latin, mais comment la langue latine s'est accommodée d'un vers qui en somme n'était pas fait pour elle. Le rôle de la césure, qui n'est pas proprement une pause, mais une place réservée à certaines particularités métriques, la nature de l'*ictus*, qui est un geste du récitant, mais non un effet de voix, la valeur de l'accent, qui est amétrique, la qualité du mot latin, qui a plus d'autonomie que le mot grec et fait de la métrique latine une sorte de métrique verbale, tous ces éléments sont bien mis en relief, coordonnés et rappelés à propos dans la seconde partie ou Partie spéciale pour fournir les explications de ce qu'on appelle trop aisément des licences métriques et prosodiques.

Dans cette seconde partie, il eût convenu, semble-t-il, de faire une place à la loi de l'abrègement ïambique. P. 27, il y aurait lieu de réviser la rédaction de la note 1 : Horace a bien des ïambiques purs (dans l'*Epode* 16), mais ils ne sont pas κατὰ στίχον, et quant à ceux qui sont attribués, sans plus, à Virgile, il vaudrait la peine de préciser que c'est au Virgile du *Catalepton*.

La prose métrique n'est pas absente de ce petit manuel ; par une prudence que justifie l'état actuel des controverses pendantes, M. Juret prend pour guides Cicéron et Quintilien, ce qui pourrait bien n'être pas la pire méthode.

J'ai déjà eu le plaisir de signaler ici à plusieurs reprises — et de critiquer un peu — la série des *Cahiers* de M. Ch. Pagot, édités à Paris, 47, rue de la Tour, 2 fr. 50 le cahier d'environ 20 pages.

Avec M. Ch. Pagot nous abandonnons l'exposé méthodique et progressif ; nous allons droit à l'essentiel et au difficile, en brûlant les étapes. Ses Cahiers se succèdent selon un rythme sans cesse accéléré ; voici six cahiers en six mois, d'octobre 1929 à avril 1930. Dans les 17e et 19e Cahiers, l'auteur s'attaque à la structure de l'imparfait et du futur, arrachant à la morphologie ses secrets, puis s'en prend à la syntaxe, démolit la notion d'accord, bâtit à la place la théorie des catégories... Il ne recule pas (16e Cahier) devant l'exposé de la doctrine de De Saussure sur la parole et la langue, ni (14e Cahier) devant la question de l'aspect, ni (16e Cahier) devant une explication commune de la déclinaison et de la conjugaison...

Les deux derniers Cahiers (20e et 21e) sont, comme les précédents, riches en remarques ingénieuses, en explications, en divertissements, avec les appels coutumiers à la psychologie, à l'histoire et à la linguistique générale. Quelques interprétations à rectifier (p. 394, *non* n'est pas la contraction de *ne unum* qui eût donné **neunum* comme *ne utrum* a donné *neutrum*, mais l'aboutissant de *noenum*, qui est attesté et représente **ne-oinom*). Quelques principes encombrants : celui de la « ten-

sion » et de la « détente » (cf. 16e Cahier, p. 322-324, et Cahiers suivants, *passim*), appliqué non seulement à des faits précis, comme des faits d'accentuation, mais aux vicissitudes générales du langage, à la civilisation, à l'histoire, aux phénomènes célestes (!), représente une de ces généralisations séduisantes et périlleuses qui expliquent trop de choses. Et l'on sait que le principal reproche que je fais à M. Pagot est de vouloir trop expliquer (jusqu'à admettre, p. 423-424, que le goût du latin pour les formules antithétiques lui vient de l'opposition entre deux éléments de population : plèbe urbaine et aristocratie foncière !). M. Pagot annonce et amorce dans son 21e Cahier la deuxième année de sa série de cours, où il va aborder la lecture des auteurs. Excellente introduction en quelques lignes à la p. 422 : « Comme nous avons créé une atmosphère, une ambiance grammaticales, nous allons créer l'ambiance dans laquelle les auteurs latins ont écrit leurs œuvres..., d'où intérêt et facilité pour la traduction d'une part, et d'autre part pour la connaissance de l'histoire de la langue. »

Nous verrons, au bout de ces Cahiers, dont la série doit être complète avec le 30e, ce que vaut pratiquement l'effort d'un auteur enthousiaste de son œuvre, courageux, téméraire. Dès maintenant, quelle qu'en doive être l'efficacité, en tout cas la valeur morale, la valeur d'exemple de l'entreprise n'est pas contestable.

J'ai plaisir à signaler à côté des ouvrages de M. Pagot une publication où l'esprit d'initiative s'exerce avec la même énergie, quoique dans une direction assez différente ; c'est un manuel scolaire qui vient d'être publié en Roumanie :

G. POPA-LISSEANU, *Cultura romana in lectura illustrata*. Bucarest, Socec, 1929, 169 pages, 70 lei.

L'auteur est un éminent professeur de latin du lycée Lazar de Bucarest, et il a acquis son expérience au cours d'une longue et brillante carrière. Il a été pendant de longues années conseiller technique auprès du ministre de l'Instruction publique. Il est aujourd'hui membre de l'Académie roumaine. Comme député, il a pris une part importante à l'élaboration de la loi qui régit actuellement l'enseignement secondaire en Roumanie.

Il est l'auteur d'un grand nombre de manuels pour les classes, d'une grammaire latine qui est devenue classique en Roumanie, d'un traité de versification latine, d'un traité de littérature latine, de nombreux ouvrages d'histoire ancienne et d'archéologie des régions roumaines et de plusieurs traductions d'auteurs latins. Son ouvrage le plus important peut-être est une mythologie en plusieurs volumes, richement illustrée, dont le dernier volume vient de paraître.

Son manuel nous intéresse surtout par les vues qu'il nous donne sur l'enseignement du latin en Roumanie. Les lecteurs de cette *Revue* savent par un article de M. S. Lambrino (cf. t. III, 1925, p. 65 et suiv) quelles sont les méthodes de cet enseignement et les idées qui l'inspirent ; ce sont celles qu'on trouvera exposées dans la préface de ce petit livre, conçu sur un plan nouveau, original et hardi.

« Le programme analytique fixé officiellement par le ministère, conformément à la loi de 1928 qui régit l'enseignement secondaire, assigne comme but à l'enseignement du latin, dans la dernière et seule classe du gymnase où on l'apprenne, la mise en lumière, avant toute chose, de la latinité roumaine. En même temps, il indique que cet enseignement doit être donné en se fondant sur le lexique, sans beaucoup de grammaire, et par des morceaux de lecture faciles, susceptibles de montrer la proche parenté du latin et du roumain. On insiste particulièrement sur le fait qu'il y a lieu moins d'apprendre un système grammatical complet que de reconnaître les formes et les faits les plus fréquents de la langue. D'autre part, du fait que le roumain n'est autre que la langue latine à une certaine phase de son évolution, résulte la possibilité d'utiliser pour l'enseignement un élément nouveau, qui n'a été retenu par personne jusqu'à ce jour. En faisant appel au latin vulgaire, sur lequel les études approfondies de nos philologues et en particulier de MM. Ovid Densusianu et Sextil Puscariu nous donnent des résultats à certains points de vue presque définitifs, et en prenant ces études pour guides, nous avons trouvé et utilisé des matériaux riches et sûrs qui nous permettent de faire des rapprochements aisés entre les deux langues apparentées. Mais le latin vulgaire, se trouvant en état *dynamique*, donc en perpétuelle transformation, ne nous donne pas la possibilité de proposer des morceaux de lecture sans recourir aussi au latin classique qui a ses formes en quelque sorte *stabilisées*. Aussi, parmi les 59 morceaux de lecture introduits dans ce manuel, 39 sont écrits en latin classique et 20 en latin classique et vulgaire. Les premiers, qui donnent matière aux exercices grammaticaux, sont pris à divers auteurs et recueils et adaptés aux besoins de l'école ; les autres ont été composés d'éléments du latin classique et d'éléments du latin vulgaire qui survivent en roumain ».

Pour donner la preuve de la place que tiennent dans la langue roumaine les matériaux du lexique latin, l'auteur présente en appendice quatre notes additionnelles, qui comprennent :

1° Un certain nombre de poésies roumaines, traduites en latin classique et vulgaire, de façon à mettre en relief le rôle des mots issus du latin.

2° Quelques pages de prose littéraire roumaine avec le pourcentage des éléments latins et étrangers.

3° Des indications propres à montrer que la syntaxe et la phonétique roumaines sont modelées sur la syntaxe et la phonétique latines.

4° Des faits qui prouvent que l'âme roumaine elle-même est issue, en grande partie, de l'âme de la latinité.

Pour composer le présent manuel, l'auteur nous dit qu'il a été guidé surtout par le pensée d'abord d'offrir aux élèves une série de pensées tirées du monde ancien, propres à les faire pénétrer au cœur même de la culture romaine ; — en second lieu, de fournir le plus possible d'éléments de distraction, en introduisant dans chaque leçon soit une plaisanterie ou une devinette, soit une expression latine originale ou encore une conversation vivante, de façon à transformer l'étude aride du latin en une récréation attrayante ; — en troisième lieu, de rendre sensible la culture antique au moyen d'illustrations et tableaux.

Ces innovations ont rencontré, paraît-il, en Roumanie, le meilleur accueil, et l'auteur constate qu'à l'étranger quelques-uns des manuels de latin les plus récents s'inspirent des principes mêmes qui l'avaient guidé dès ses premières éditions, vers 1910.

Voici précisément un ouvrage récent qui s'inspire d'idées voisines de celles de M. Popa-Lisseanu :

P. CROUZET & A. FOURNIER, *Du latin à l'anglais*. Paris, Privat-Didier, 1929, 246 pages, 18 francs.

Ce petit livre est le premier d'une Collection dite *Les ponts romains*, dont le titre est clair par lui-même et dont les auteurs justifient le principe en ces termes : « Qui sait une langue européenne, morte ou vivante, sait déjà l'essentiel des autres. En particulier, sait-on du latin? Alors on commence déjà à savoir les principales langues vivantes. Si cette vérité peut paraître, au premier abord, un audacieux paradoxe, c'est que les diverses langues, mortes ou vivantes, septentrionales ou méridionales, ont toutes des partisans passionnés, plus attentifs à ce qui les divise qu'à ce qui les unit. Trop longtemps ennemis, les uns et les autres ont peine à se découvrir comme des alliés naturels. Mais surtout c'est que la possibilité d'une aide mutuelle entre langues mortes et langues vivantes, vaguement sentie à l'usage, et même théoriquement démontrée, mais aux seuls adeptes d'une science encore peu accessible, n'avait jamais été mise pratiquement en lumière : l'instrument n'existait ni en France, ni en aucun pays». Le voici dans cette collection au titre symbolique où sont annoncés déjà plusieurs volumes à paraître bientôt : *Du latin à l'espagnol, à l'allemand, à l'italien...* L'entreprise procède d'une idée qui pour ainsi dire était dans l'air. Les Américains ont fondé une collection *Our debt to Greece and Rome*, qui se réclame à peu près du même esprit, si bien que l'un des volumes de cette Collection, dont j'ai

parlé ici (t. III, 1925, p. 183), le *Language and philology* de M. Roland G. Kent, est une sorte de première ébauche du livre de M. Crouzet. Nombreux sont les ouvrages et articles publiés dans ces dernières années pour faire apparaître dans le monde moderne la *Survie du latin* (c'est ainsi que j'ai intitulé un article paru en 1925 dans la *Bibliothèque universelle et Revue de Genève*), ou, comme disent les Anglais dans une collection récente, *The legacy of the ancient world.* C'est de la même tendance que s'inspirent la *Vergleichende Grammatik der Schulsprachen* de M. F. Sommer (comparaison des deux langues anciennes et des trois langues modernes les plus répandues) et la grammaire simultanée des *Sept langues* que M. Ch. Pagot publie dans ses *Cahiers*. Et même M. Ch. Grandgent a publié récemment un *From latin to italian* (Oxford University Press, 1927) qui anticipe sur un des titres retenus par M. Crouzet.

L'idée est excellente, la méthode fructueuse, et elle profitera à l'apprentissage du latin comme de l'anglais. Je voudrais faire seulement quelques réserves de principe, qui ne touchent pas directement au présent ouvrage, mais intéressent l'idée même qui a présidé à l'entreprise.

D'abord il faudrait distinguer avec soin, quand on fait ainsi la comparaison entre deux langues, entre ce qui est rapport de descendance et ce qui est parallélisme fortuit. Il faut éviter de donner aux élèves l'impression d'une parenté plus étroite qu'elle n'est, il faut faire largement la place aux rencontres qui ne prouvent rien, et par exemple, en ce qui concerne le présent ouvrage, il faut à chaque instant rappeler au lecteur que l'élément essentiel de l'anglais est tout de même l'anglo-saxon !

Ensuite, il n'est peut-être pas recommandable de pousser jusque dans les moindres détails de la structure grammaticale la recherche des parallélismes, ni même la notation des différences. A force de répéter : le latin dit ceci et l'anglais dit cela, on finit par obscurcir le rapport entre les deux langues plutôt qu'on ne l'éclaire ; le lecteur perd la vue d'ensemble et ne retient qu'une impression de chaos grammatical. Je dois dire à cet égard que la comparaison des paradigmes et de la syntaxe m'inquiète un peu, et je ne sais pas si le livre n'aurait pas gagné et en intérêt et en valeur probante à se limiter à la comparaison des vocabulaires.

D'autant plus qu'à force de comparer on finit par avoir une tendance à créer des seconds termes de comparaison là où ils font défaut. Dire que *let us say* répond à *sine nos dicere* n'apprend rien et conduit même à comprendre mal l'expression latine, qui n'a rien d'une locution impérative.

Enfin, il ne faudrait pas que le succès qui attend ces agréables ouvrages encourage la tendance simplificatrice et assimilatrice des manuels de classe, qu'il dissimule aux yeux des élèves des différences réelles et profondes dont l'observation constitue le principal intérêt en même temps que la grande difficulté des études grammaticales. Il faut veiller

avec un soin diligent à ce que la comparaison aille surtout à développer chez l'élève le sens de l'historique et la connaissance du génie propre à chaque langue ; je me permets de renvoyer sur ce point aux observations que j'ai présentées dans un petit article de la revue *Humanitats*, de Catalogne, actuellement sous presse.

On peut du reste pour tous ces problèmes délicats faire confiance au directeur de la Collection, promoteur de l'idée ; lui qui est l'auteur d'une des meilleures grammaires latines que nous ayons, il sait bien que l'entreprise à laquelle il se consacre doit être la plus belle occasion de développer chez l'élève le sens même de la linguistique dans ce qu'elle a de plus assimilable et de plus profitable.

Il vient de paraître trois nouveaux fascicules de la petite encyclopédie scolaire qu'est le *Manuel des études grecques et latines* de M. L. LAURAND. Paris, A. Picard, 1929, fascicule VII et appendices II-V.

I. — Le fascicule VII : *Métrique, sciences complémentaires*, est une nouvelle édition (la 4e) d'un fascicule plusieurs fois épuisé, chaque fois enrichi, mais qui a conservé dans l'ensemble la disposition, la numérotation et presque la pagination primitives. La plupart des enrichissements sont naturellement dans les notes de petit texte, qui contiennent les indications techniques et la bibliographie. Pour le reste, la rédaction première était si minutieusement étudiée que M. Laurand n'a guère eu à la retoucher. Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver quelques questions à reprendre, et, puisque je viens de parler de la *Métrique* de M. Juret, il y aurait intérêt à confronter dans ce chapitre certaines vues des deux auteurs ; je n'en veux comme exemple que l'enseignement de l'*ictus*, que M. Laurand donne encore comme un élément d'accentuation réel, intéressant la prononciation (on peut aussi sur ce point consulter maintenant l'ouvrage de M. M.-G. Nicolau, *Les origines du cursus rythmique*, qui fonde une nouvelle théorie de l'*ictus*, semble-t-il, sans appel).

Un des chapitres les plus suggestifs est celui qui traite des travaux à faire. J'y renvoie ceux qui sont à la recherche d'une orientation scientifique, et j'en profite pour leur signaler que ce chapitre a été complété par M. Laurand lui-même et par moi dans une *Chronique* de cette *Revue*, t. IV, 1926, p. 175 et suiv., ainsi que par une note de M. Laurand, t. V, 1927, p. 59-60.

II. — *Appendices II-IV : L'art oratoire des anciens. L'enseignement du grec et du latin. Lectures de littérature grecque et latine.* 1929, 123 pages.

Un premier Appendice du *Manuel* a été consacré aux *Sciences dans l'antiquité*. Ces deux nouveaux Appendices contiennent des chapitres assez disparates.

Le premier, sur l'art oratoire, eût gagné soit à être incorporé au

Manuel lui-même, par exemple dans la partie relative au style, puisque, en un sens, la rhétorique n'est qu'un aspect de la stylistique, soit à être réservé à un fascicule indépendant et notablement développé, puisque, en un autre sens, la rhétorique a englobé depuis l'antiquité jusqu'à nos jours une bonne partie des études gréco-latines. Gêné peut-être par ce caractère hybride de l'objet de son étude, M. Laurand s'est limité à ce qu'il considère comme l'essentiel, et qui apprendra peu de chose au lecteur, pas même une théorie (à faire d'après Cicéron) de l'*ornatio oratoria*, pas même une théorie (à faire d'après Quintilien) des tropes et des figures ; le petit paragraphe final (Résumé et conclusion) déçoit un peu le lecteur, qui sait que M. Laurand était l'homme du monde le mieux fait pour traiter à fond un pareil sujet.

Le chapitre De l'enseignement du grec et du latin est d'un excellent pédagogue, savant, avisé et pratique. Il contient beaucoup de conseils dont les jeunes professeurs pourront profiter. Il contient aussi plus d'une réflexion décevante : « L'expérience montre qu'avec presque tous les systèmes on peut réussir, et qu'avec tous on échoue fréquemment » (je souscrirais avec peine à la seconde affirmation, bien plus difficilement encore à la première). « Il faut se garder de vouloir changer les méthodes à la légère. » « Ne pas croire qu'on inventera beaucoup. » « Se garder de vouloir faire tout ce qui a réussi à un autre. » Ce sont là des aphorismes propres à décourager les initiatives et même les bonnes volontés, qui ont tant besoin d'être provoquées ! Quelques conseils inopérants aussi, à force d'être simplistes : « faire travailler » ; « être soi ». Heureusement, il y a mieux que cela dans ce petit livre ; M. Laurand y a condensé le fruit d'une longue expérience de l'enseignement. Ce n'est pas sa faute si la pratique de la pédagogie ne s'enseigne pas par le livre.

La troisième partie du fascicule est consacrée à des suggestions de lectures de textes ou de lectures relatives aux textes. L'idée est excellente. La liste des lectures proposées n'est pas assez riche. Boissier y occupe la place qu'il mérite ; il y est trop seul. Je souhaite que dans une nouvelle édition M. Laurand décuple sa bibliographie de lectures ; la matière ne manque pas, même en ouvrages français. Je souhaite surtout qu'on ménage aux élèves le temps de faire les lectures qui leur sont proposées.

Parmi les conseils pédagogiques que prodigue M. Laurand, il y a celui d'intéresser les élèves par des cartes, plans, aperçus stratégiques, etc. (p. 75) ; il a voulu lui-même donner un exemple de ce qu'on peut faire, et son Appendice V est un

III. — *Petit atlas pratique d'histoire grecque et romaine.*

Cet atlas contient 48 cartes, présentées de telle manière que chacune d'elles comporte un tracé, et un seul, relatif à un fait historique : migra-

tion, colonisation, guerre, dont il est question dans un passage du *Manuel*.

D'une part, c'est être très généreux, car il arrive que toute une carte soit consacrée à illustrer un menu mouvement stratégique. D'autre part, c'est limiter bien étroitement le rôle de la carte et du tableau. N'aimerions-nous pas mieux des tableaux géographiques propres à faire apparaître les grands faits de civilisation, l'extension et la répartition des langues, des cultures, des arts, des littératures, les mouvements ethnographiques, démographiques... Il y a trop de mouvements d'armées, pas assez peut-être de géographie humaine dans ce petit atlas. J'ajoute que, sous réserve de cette observation, il est fait à souhait pour donner aux élèves une image nette du monde où d'ordinaire ils se meuvent les yeux fermés.

En recommandant dans cet Appendice de son *Manuel* la lecture de César (p. 75), M. Laurand indiquait l'intérêt que peuvent trouver les élèves à revoir dans des ouvrages historiques les campagnes de Gaule, à les suivre sur des cartes et plans, à reconnaître sur des gravures les objets dont il est parlé. C'est à quoi nous convie M. L.-A. CONSTANS dans un

Guide illustré des campagnes de César en Gaule. Collection « Le monde romain ». Paris, les Belles-Lettres, 1929, 118 pages, VIII planches, 1 carte.

L'auteur a condensé dans ce petit volume le résultat des recherches auxquelles l'ont conduit divers travaux d'histoire et de critique. On y trouvera des commentaires précis et savants du texte qu'il a publié dans deux éditions différentes de la guerre des Gaules ; on y évoquera aussi le souvenir des travaux archéologiques qu'il a consacrés à la Provence romaine, car l'ouvrage se termine par un Guide sommaire de Vienne, Orange, Arles, Saint-Rémy, Fréjus.

En dépit de son aspect modeste, ce petit livre n'est pas une simple esquisse ou un résumé ; il contient un examen approfondi de chacune des questions qui prêtent à controverse, avec une bibliographie scrupuleusement mise à jour, une critique serrée des commentateurs modernes, avec aussi, le cas échéant, des solutions personnelles. On lira avec une satisfaction particulière le chapitre du siège d'Alésia où, sans appareil autre qu'une bibliographie succincte, est présentée la solution la plus vraisemblable d'une controverse qui met aux prises depuis un siècle historiens, archéologues, philologues, et jusqu'à un empereur. On suivra avec étonnement ces marches extraordinaires de César qui le conduisent du Rhin au Morbihan, du Valais en Belgique, de la Provence à l'Auvergne ; on se divertira aux péripéties de la bataille de Paris, où nous voyons Labiénus camper à Saint-Germain-l'Auxerrois et Camulogène

à Saint-Germain-des-Prés, les opérations se déroulent partie dans la plaine de Grenelle et partie sur les hauteurs de Montparnasse, pour aboutir à la fuite des Gaulois vers Clamart et Meudon.

Le texte de César, simplement traduit, est inséré chaque fois à sa place dans le récit, de façon que le livre se lit d'un bout à l'autre sans solution de continuité comme aussi sans autre transition que l'enchaînement naturel des faits.

Une carte générale à la fin du volume (sur laquelle on aurait aimé voir reportés les itinéraires de César), des cartes fragmentaires jointes à chaque élément d'opérations, et, pour finir, de bonnes photographies des villes et monuments romains du Midi contribuent à donner à ce joli petit livre un aspect clair et attrayant.

C'est encore un auxiliaire précieux que les élèves trouveront pour l'intelligence des textes scolaires dans les
Récits mythologiques, publiés par Mlle A.-M. Guillemin. Paris, Hatier, 1929, 250 pages in-16, 13 francs.

« Ces récits mythologiques s'adressent à la fois au public cultivé et aux élèves de l'enseignement secondaire. Tout appareil d'érudition en a été systématiquement écarté ; en revanche, les notes contiennent des références nombreuses aux textes expliqués dans les lycées et collèges.

« L'auteur s'est efforcé que rien, dans son ouvrage, ne contredise les données aujourd'hui acquises de la science. Les ouvrages spéciaux ont été soigneusement consultés ; de quelques-uns on trouvera l'indication dans les notes, et les noms de Norden, Graillot, Carcopino, Bayet, montreront que les plus récemment parus n'ont pas été négligés. Enfin, le lecteur reconnaîtra les emprunts faits au *Lexique mythologique* de Roscher, au *Dictionnaire des Antiquités* de Daremberg et Saglio, à la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa, etc. »

L'ouvrage fournit à peu près, par le contenu, l'équivalent de la *Mythologie* de De la Ville de Mirmont ou du *Dictionnaire de mythologie* de M. H. Aubert.

Mais il ne suffit pas, pour faire apprécier le mérite de ce petit livre, d'en garantir la valeur scientifique. Mlle Guillemin a voulu le faire agréable, et en cela je dois dire qu'elle a joué la difficulté. Alors qu'elle pouvait, comme tel de ses devanciers, faire un exposé analytique de la mythologie en chapitres et paragraphes, ou une sorte de « Dictionnaire de la fable », elle a pris le parti de conter, en adaptant son style à son sujet, au risque de devoir, suivant les rencontres, prendre le ton du roman, de la métamorphose, de l'épopée, de l'élégie... Elle y a réussi comme peut-être on ne l'eût pas attendu de quelqu'un qui d'ordinaire se montre peu enclin à la coquetterie littéraire. Mlle Guillemin a su conserver dans ses récits, comme elle dit, « l'atmosphère antique », en nous

présentant les dieux comme si elle y croyait, en les faisant vivre, agir, mener à la fois le monde immense et leurs petites intrigues, en les suivant depuis la Grèce imaginative jusqu'à la Rome réaliste, à travers l'Orient mystique et la farouche Étrurie. Elle nous mène des inventions de la cosmogonie primitive à celles des légendes héroïques, en suivant le chemin qu'ont tracé les poètes et les conteurs, d'Homère à Ovide, sans laisser une allusion de littérature classique qui ne soit expliquée et illustrée.

L'illustration du livre est abondante, curieuse, parfois amusante et souvent splendide, car elle fait appel aux documents les plus divers, depuis les marbres des temples jusqu'aux vulgaires graffites, depuis les peintures des fresques jusqu'aux photographies de paysages. On regrettera peut-être cependant que l'esthétique ne soit pas toujours respectée : à la page 99 par exemple j'aime vraiment mieux les nymphes dans les vers de Virgile que sur la peinture de l'amphore !

Les nécessités de l'exposition ont eu pour conséquence le morcellement de certaines matières. Aux renvois indiqués par des notes l'auteur a préféré un Index analytique ; c'est à cet Index que le lecteur devra se reporter s'il veut embrasser, d'un seul coup d'œil, la totalité d'une légende. Grâce à cette combinaison, l'ouvrage garde l'aspect aimable d'un livre de lecture et n'en est pas moins accessible à la consultation.

Pour clore cette revue des ouvrages scolaires récemment parus, il me reste à signaler un recueil de

Deux cents versions latines, réunies et classées par H. BORNECQUE. Paris, Vuibert, 1929, 2e édition, 216 pages.

Ces textes sont choisis parmi ceux qui ont été proposés au concours de l'École normale supérieure et des bourses de licence et aux examens de licence. Le recueil offre donc l'intérêt d'indiquer le niveau de ces épreuves, et doit permettre aux étudiants comme aux maîtres de régler leur travail de préparation en conséquence. Le succès de la première édition est garant des services qu'on peut attendre de celle-ci.

J. MAROUZEAU.

L'IMPRIMEUR-GÉRANT : DAUPELEY-GOUVERNEUR A NOGENT-LE-ROTROU

COLLÈGE DE FRANCE
Instituts d'Asie
Civilisation Indienne
ANNULÉ

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, PARIS (VI^e^)

Vient de paraître :

EDMOND FARAL

Professeur au Collège de France

LA LÉGENDE ARTHURIENNE

ÉTUDES ET DOCUMENTS

PREMIÈRE PARTIE

LES PLUS ANCIENS TEXTES

TOME I. **Des origines à Geoffroy de Monmouth.** — TOME II. **Geoffroy de Monmouth. La Légende arthurienne à Glastonbury.** — TOME III. **Documents.**

Trois volumes in-8° raisin, de IV-314, 462 et 390 pages et 2 cartes. Ensemble . . . . . **120 fr.**

Cet ouvrage forme les *fascicules 255, 256* et *257* de la BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES, SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES.

Du même auteur :

Les Arts poétiques du XIII^e^ siècle. In-8° raisin. . . . . **54 fr.**

Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du Moyen Age. In-8° . . . . . **30 fr.**

A. GRAUR

I ET V EN LATIN

In-8° raisin, 96 pages . . . . . **20 fr.**

LES CONSONNES GÉMINÉES EN LATIN

In-8°, 235 pages . . . . . **40 fr.**

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES LETTRES »
95, BOULEVARD RASPAIL, PARIS (VI^e^)

COLLECTION D'ÉTUDES LATINES

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES
SOUS LA DIRECTION DE J. MAROUZEAU

I : J. MAROUZEAU, *La linguistique et l'enseignement du latin*, 2^e^ édition, revue et mise à jour, 32 pages in-8°, 8 francs.

II : A. W. DE GROOT, *La prose métrique des anciens*, 68 pages in-8°, 9 francs.

III : P. FAIDER, *Répertoire des index et lexiques d'auteurs latins*, 56 pages in-8°, 10 francs.

IV : A. GUILLEMIN, *Pline et la vie littéraire de son temps*, 159 pages in-8°, 16 francs.

V : M. G. NICOLAU, *L'origine du cursus rythmique et les débuts de l'accent d'intensité en latin*, 160 pages in-8°, 18 francs.

COLLECTION DE BIBLIOGRAPHIE CLASSIQUE

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DE BIBLIOGRAPHIE CLASSIQUE
SOUS LA DIRECTION DE J. MAROUZEAU

I : DIX ANNÉES DE BIBLIOGRAPHIE CLASSIQUE

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE ET ANALYTIQUE DE L'ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE
POUR LA PÉRIODE 1914-1924

I^re^ partie : AUTEURS ET TEXTES, 461 pages in-8°, 75 francs.

II^e^ partie : MATIÈRES ET DISCIPLINES, 823 pages in-8°, avec Index des noms d'auteurs, 125 francs.

Cette bibliographie a pour objet de reconstituer notre documentation, désorganisée pendant une période d'environ dix années par la guerre et les difficultés de l'après-guerre. Elle groupe, rangées alphabétiquement par noms d'auteurs sous chaque rubrique, avec l'indication des comptes-rendus pour les ouvrages autonomes, et de brèves analyses pour les articles de revues, toutes les publications relatives à l'antiquité gréco-latine (littérature, philologie et linguistique, histoire et transmission des textes, archéologie, épigraphie, numismatique, histoire politique, institutions, religions et mythologie, philosophie, droit, sciences, histoire et méthode des études classiques) pour toute la période qui va de la préhistoire à la fin des époques byzantine et gallo-romaine.

II : L'ANNÉE PHILOLOGIQUE

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE ET ANALYTIQUE DE L'ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE
POUR LES ANNÉES 1924 ET SUIVANTES

L'*Année philologique*, publiée par les soins de la *Société de bibliographie classique* en liaison avec l'*Association Guillaume Budé* et avec le concours de la *Confédération des Sociétés scientifiques françaises*, fait suite aux deux séries bibliographiques qui ont paru jusqu'en 1926 dans la *Revue de philologie*, et plus spécialement à la bibliographie réunie dans les *Dix années de bibliographie classique* (1914-1924).

Rédigée conformément aux directives formulées par la *Commission de bibliographie de l'Institut international de coopération intellectuelle*, l'*Année philologique* contient, classée par auteurs et par matières, toute la documentation courante relative aux études gréco-latines, selon le plan adopté pour les *Dix années de bibliographie classique*.

Tome I. Bibliographie des années 1924-1926 : 351 pages in-8°, avec Index des noms d'auteurs, 65 francs.

Tome II. Bibliographie de l'année 1927 et complément des années antérieures : 350 pages in-8°, avec Index des noms d'auteurs, 65 francs.

Tome III. Bibliographie de l'année 1928 : 300 pages, 65 francs.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR

REVUE

DES

ÉTUDES LATINES

PUBLIÉE PAR LA

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES

SOUS LA DIRECTION DE

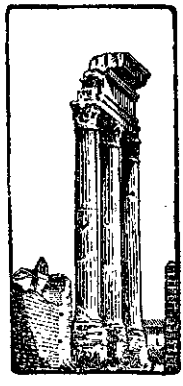
J. MAROUZEAU

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

8e ANNÉE

Fascicule II — Avril-Juin 1930



UNIVERSITÉ DE LILLE
ETUDES LATINES
BIBLIOTHÈQUE

PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION
« LES BELLES LETTRES »
95, BOULEVARD RASPAIL (VIe)

LIBRAIRIE ANCIENNE
HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

1930

UNIVERSITÉ DE LILLE
INSTITUT
DE CIVILISATION